

MUSÉE DE LA RÉSISTANCE BRETONNE SAINT-MARCEL

Haut lieu de la Résistance bretonne, Saint-Marcel, près de Malestroit dans le Morbihan, voit la conjugaison Résistance et FFL dans les combats entre le 6 et 18 juin 1944.

Le Musée de la Résistance de Saint-Marcel évoque les actions des Résistants, les parachutages, dans une région occupée par l'armée allemande. La Résistance, ce sont les mouvements (Armée Secrète, Organisation de la Résistance Armée, Francs Tireurs et partisans français) et les réseaux dont le Spécial Opération Exécutive (SOE). La nuit du 9 au 10 juin 1944 a lieu le parachutage sous les ordres du commandant Bourgoïn d'une cinquantaine de parachutistes des SAS.

Le Musée présente des outils pour crever les pneus, des explosifs, des armes comme la mitraillette Sten, des parachutes, des containers, des insignes, brassards, et sigles résistants, paras, alliés, des uniformes aussi, les nôtres, ceux de l'ennemi.

Des photos émouvantes présentent les combattants et même une tenue de déportée, (trois résistantes locales furent déportées à Ravensbrück).

Des plans de la région mettent en évidence les lieux des combats.

Nous citons trois textes décrivant les actions dans le secteur Saint-Marcel avec l'accord des auteurs et de M. Philippe Chapleau, journaliste pour *Ouest-France*, Georges Caitucoli, secrétaire général de la Fondation de la France Libre, membre des Amitiés de la Résistance, M. Pierre Demalvilain, membre des Amitiés de la Résistance, M. Loïc Bouvard, député du Morbihan.

Les textes de MM. Demalvilain et Bouvard sont extraits de l'ouvrage " *Des enfants dans la Résistance*", Éditions Ouest-France.

Informations pratiques

Musée de la Résistance bretonne

Les Hardys Behelec

56140 Saint-Marcel

Tél : 02 97 75 16 90

Musée ouvert toute l'année, sauf le mardi du 16 septembre au 14 juin

Visites libres, visites guidées (hors 1^{er} janvier - 25 décembre)

RÉCIT DE LA BATAILLE DE SAINT-MARCEL

18 et 19 juin 1944

Loïc BOUVARD

Soldat FFI, né le 20 janvier 1929



Il est cinq heures et demie, Guy-Michel me réveille et m'annonce la bagarre, j'entends d'ailleurs encore les derniers coups de feu. C'est simplement un groupe de reconnaissance allemand composé de deux autos dans lesquelles sont huit soldats qui, attirés par les fréquents parachutages, est venu voir ce qui se passait et s'est heurté au feu de nos FM. Nous en avons tué quatre, fait prisonniers trois, dont un grièvement blessé et le dernier s'est échappé avec une des voitures.

Sans plus faire attention à cet incident, je vais, avant la messe qui est à huit heures, voir les chauffeurs qui s'affairent autour de leurs jeeps descendues comme eux du ciel, cette nuit. Ils montent des fusils mitrailleurs dessus car toutes les mitrailleuses se sont écrasées au sol. Pourtant, avec les débris de plusieurs, un caporal parachutiste arrive à en reconstituer une. Pendant ce temps, tout en les regardant et en les questionnant, je mange presque une boîte entière de bonbons vitaminés qu'ils viennent de me donner.

Et voici la messe. C'est l'aumônier du camp qui la dit. Nous y assistons très nombreux. Après l'évangile, le prêtre nous dit quelques mots : *"il ne faut pas parler de vengeance, mais de revanche ; ils ont gagné la première manche, nous gagnerons la seconde avec l'aide de Dieu. Préparons-nous au combat"*. A peine la messe finie, je n'ai pas seulement le temps d'aller dire bonjour à Victoire et à ses filles et de déjeuner que la bataille commence. L'allemand échappé est parti avertir à Ploërmel et ce sont plusieurs compagnies allemandes qui arrivent à l'attaque. Nos gars sont prêts, derrière les taillis et ils les attendent fermement.

L'effervescence règne au camp. Chacun s'agite et la mitraille se poursuit sans arrêt. Au premier assaut, les FFI en ligne ont eu peur et partaient déjà, mais le lieutenant Marienne était là, qui les a remis en place, je peux dire "à coups de pieds dans le derrière". Les allemands tombent comme des quilles.

Revenons au camp. Dans notre groupe des "plantons", ou "agents du GG", nous n'avions pas encore été armés et notre chef, le lieutenant Colineaux, assisté du Sergent Pretseille, y procèdent. J'ai toutes les peines du monde à obtenir une carabine. Heureusement, j'avais la permission de maman. Le pauvre Guichou n'y parvient pas et pleure à chaudes larmes ; mais il vaut bien mieux ainsi. Comme armement, on me donne une carabine américaine, merveilleuse arme légère semi-automatique et dont la précision est très appréciée.

Me voici à l'œuvre, aidé par Guy, dans notre cabane des plantons en train de nettoyer nos armes et de faire nos provisions de munitions. Je sors et rencontre le capitaine Puech-Samson qui n'a pas l'air très content de me voir ainsi habillé et armé. Il m'appelle et me dit : *"Loïc, avec quelle permission ?"*. Celle de maman, mon capitaine ... et aussitôt, il me fait un grand sourire et me dit : *"Bon, eh bien, viens avec moi à la bagarre, tu as deux minutes"*. Je vais vite embrasser mon petit

guy-guy qui pleure encore, le pauvre gars, de me voir partir et de rester seul. Mais le commandant Bourgoïn s'en occupe et va le faire partir avec les Pondart à qui il a donné l'ordre de quitter "la Nouette". Je les embrasse eux aussi, ils sont pleins de courage et les voilà qui s'en vont à travers champs, laissant tout.

Les allemands n'ont pas fait un pas et les commandants Bourgoïn et Morice nous ont bien donné l'ordre de ne pas avancer afin qu'il y ait le moins de perte possible, mais seulement de maintenir fermes les positions. Je pars enfin de mon côté, avec le capitaine, vers les Hardis, Bois-Joli et Sainte-Geneviève, afin de contacter avec les bataillons engagés (deux) et de transmettre les ordres. Il n'a pour toute arme que deux grenades et force jumelles, cartes, crayons, papiers, etc... Je suis très fier d'être son garde du corps, comme il m'a dit, et je fais claquer les vieilles bottes de grand-père, que j'ai adoptées.

Avant d'arriver aux Grands Hardis, nous voyons le commandant Le Garrec qui commande le bataillon engagé, devant la Nouette. Tout va bien dans son secteur, aussi, nous continuons sur le Bois-Joli où il semble que la poussée soit la plus forte. Il faut ramper car les balles sifflent de tous les côtés. Arrivés aux Grands Hardis, on a vraiment l'impression qu'on rentre dans le bain ; le capitaine donne plusieurs ordres et nous continuons.

Un peu avant le Bois-Joli, je trouve une mitrailleuse chargée, abandonnée, que je donne au capitaine. Puis, nous obliquons à droite, derrière des haies, à quelques trente mètres des boches. C'est palpitant, la première ligne de nos fusils mitrailleurs se trouve à 5 mètres en arrière, à côté du petit bois à moitié en feu, auquel nous avons abouti. C'est un tonnerre du diable et sans arrêt on entend des rafales de FM et force coups de fusils, etc... Ces cochons de boches ont installé une mitrailleuse lourde dans le clocher de Saint-Marcel et elle nous gêne et nous arrose bien.

Pendant ce temps, par la radio, nous avons demandé que des avions viennent détruire et mitrailler les observatoires de Villeneuve, Saint-Marcel (le clocher de l'église) et Plumelec. Le capitaine inspecte à la jumelle et Loïc accroupi est à côté de lui, prêt à le défendre. Nos fusils mitrailleurs tirent sans arrêt tout à côté de nous et j'en ai les oreilles déconfortées. Soudain, des coups crépitent et nous sifflent aux oreilles. Je tire quelques coups, mais le capitaine me dit : "*Loïc, je suis touché*", et il tombe. Je me précipite vers lui et constate avec un autre parachutiste venu lui aussi en le voyant tomber; que c'est une blessure à la cuisse, sans gravité.

Je lui fais avec un vieux bandage un pansement tant bien que mal, puis, alors que le parachutiste le ramène derrière la haie et le remet en train, je reprends ma carabine et fou de joie de tirer dans ces cochons et anxieux pour mon capitaine, je m'amuse une minute. Puis il faut ramener le capitaine au camp. Nous ne sommes pas très loin de la petite route Saint-Marcel - Serent qui passe près de la Nouette et où sont nos autos mitrailleuses. Aussi, chacun d'un côté, nous l'aidons à marcher. Il est d'un courage magnifique et aux petits FFI qui le voient passer traînant la patte, il leur dit pour ne pas les démoraliser : "*ce n'est rien, je me suis simplement foulé le pied en sautant un fossé, allez, du courage mes petits*".

Nous arrivons enfin et une jeep devenue ambulance nous transporte au camp à l'infirmerie où le médecin FFI Mahéo (ou Sassoun) le soigne. Toujours d'un courage magnifique et exemplaire, mon capitaine subit une piqûre dans le ventre qui a dû lui faire un "*tout petit peu mal*", mais il ne dit mot. Puis je raccompagne le capitaine dans la chambre de la ferme servant de PC. Là, sont les commandants Bourgoïn, Morice, Le Gouvello, les capitaines Guimard, Brunet, etc... Il s'allonge sur un lit et, sur sa demande, je m'allonge moi aussi à côté de lui. Je suis lassé et un peu impressionné et je fais un petit somme, alors que la mitraille continue toujours.

Vers trois heures, je me lève et suis chargé par Émile Guimard de fermer les armoires des Pondart. Obligation bien difficile à remplir car, sur les trois armoires, je m'aperçois qu'aucune ne peut fermer. Apercevant un joli petit mouchoir blanc, brodé, je le prends avec l'intention de le donner à son propriétaire en souvenir. À ce moment-là, je savais déjà que nous devons décrocher ce soir, faute d'arme lourde.

Soudain un vrombissement ; 12 avions arrivent vers nous. Ce sont nos mosquitos tant attendus. En voilà déjà un qui pique sur Villeneuve, suivi du bruit sec de sa mitraille. C'est maintenant le clocher repère qui est mitraillé. Les troupes allemandes, devenues plus nombreuses, sont désarmées et leur feu ralentit. Mais ce n'est pas pour longtemps, car aussitôt les avions repartis, ça recommence de plus belle.

Je m'en vais un moment du PC et vais avec Xavier, un très chic type, Pierre et Marie, nettoyer nos armes dans la maison de cette pauvre et vaillante madame Salles, partie elle aussi il y a quelques heures. Nous buvons en même temps une dernière de ses bouteilles, puis, les aumôniers arrivant, nous causons cinq minutes avec eux. Je reviens vers mon capitaine qui, maintenant assis, s'occupe de faire taper des ordres. Le Bataillon Caro qui est établi en la ferme de Bois Séjour est en réserve et ne se bat pas, ainsi que toutes les troupes se trouvant vers la route "Malestroit-Sérent".

Tout marchait bien quand, soudain, éclatent dans la cour de la ferme plusieurs coups de feu, suivis d'une fusillade beaucoup plus proche. Aussitôt, des FFI partent vers le lieu d'où viennent les coups, c'est-à-dire vers Bohal. Les allemands, en effet, ayant bien repéré nos positions, ont fait un détour et attaquent maintenant de ce côté là encore. Ils se sont installés sur la petite colline du bois de Behellec et ne s'en font pas. Heureusement, les postes avancés, constitués par des parachutistes, les reçoivent comme il faut et les allemands tombent là comme dans tous les autres coins, c'est-à-dire par dizaines. C'est le poste du lieutenant Ranfast, premier parachutiste arrivé au camp, qui fait le plus beau travail : ils ont quatre fusils-mitrailleurs, et il faut que je cite les noms de : Crizik, De Aima, Gérard, Chilou.

Il est maintenant six heures et demie du soir. Le capitaine ne veut pas que je retourne me battre car la mitraille est tellement forte que ce serait un réel danger. Je me contente de faire des petites liaisons et d'aider de mon mieux le capitaine et les autres officiers en les faisant boire et manger. En effet, il ne reste plus une femme au camp. Elles ont toutes été évacuées.

Nous préparons maintenant le départ, le décrochage se fera à minuit et en même temps toutes les munitions et armes que l'on n'aura pas pu emporter en camion sauteront. D'ailleurs, le capitaine charge le sergent Charles Decrept de préparer ses charges et de faire sauter le tout. Nous devons tous partir en colonnes ou par petits groupes au Château de Callac qui se trouve à peu près à 15 kilomètres de la Nouette. Nous devons tous nous y retrouver demain matin et nous nous y reformerons.

Pendant ce temps, le lieutenant de Camaret, accompagné de 20 parachutistes, part à Sainte-Geneviève où la situation est plus critique. En effet, les allemands, voyant de très loin les grands murs blancs du château s'y acharnent, croyant trouver là les chefs de ce "maquis" et, pourtant, les FFI ne sont pas aussi forts là que devant La Nouette. Le temps passe vite et la nuit, déjà, tombe. Par un émissaire, nous apprenons que les allemands ont été repoussés du secteur de Sainte-Geneviève, vers Saint-Marcel.

Le capitaine me prend à part et me dit : *"Comme blessé et ne pouvant pas marcher, je vais partir en jeep. Je n'ai pas de place pour toi, mon petit Loïc ; tu vas partir à pied avec les commandants et je suis sûr que nous nous retrouverons tous les deux demain matin"*. Je m'étais bien juré de ne plus me séparer de mon capitaine, mais je n'osais pas résister afin qu'il ne crût pas que je voulais aller en jeep. Je fis donc mon petit bagage et suivis le commandant Bourgoïn. Je dis au revoir une dernière fois au capitaine et, peu après, vers 9 heures et demi, nous partîmes, direction "Serent".

Nous nous arrêtons dans des fossés, à 800 mètres de la ferme de la Nouette, pour attendre la compagnie Cadoudal. Pendant ce temps nous sommes un peu repérés et, de la colline d'en face, les allemands nous tirent dedans. Ça me fait une drôle d'impression d'entendre les balles siffler dans les champs de blé. Puis, tout à coup, une sorte de petite explosion, suivie de plusieurs autres... Elles paraissent très proches ; ne sachant ce que c'est, je me blottis dans le fossé et serre bien fort contre ma poitrine cette carabine que je suis si heureux de porter. Les bois de monsieur Philippe sont en feu ; ça produit un curieux effet, alors que la nuit approche. Plusieurs autres qui étaient avec nous

dans les bois partent dans une "citron" pilotée par Jean Grignon et Lili Fochou, deux braves ; ils emmènent le commandant Bourgoïn qui, s'étant foulé la cheville en descendant au sol l'autre soir, ne peut pas marcher. Je lui refais ma petite valise dans laquelle sont mes habits civils, ça me fera toujours ça de moins à porter.

Enfin, voici Cadoudal et nous partons ; nous sommes quatre à cinq cents à la file indienne le long des chemins et au demi-clair de lune qu'il y a cette nuit, ça fait une impression bien particulière. Je suis entre Gilbert Énain et Jacques Quitelier, parachutistes radios, très chics.

Nous voici maintenant sur la grande route après avoir longtemps suivi des chemins détournés. Mais, qu'arrive-t-il ? Une grande lueur illumine toute la campagne, puis c'est une énorme explosion ; je me jette dans le fossé, comme tous les autres d'ailleurs, ce doit être les munitions qui sautent, il est minuit et demi. Nous obliquons dans un petit chemin, mais les autres ne suivent pas ; le guide va voir ce qui se passe et ne revient pas. Nous attendons, blottis dans le fossé, quand une autre lueur est suivie d'une autre grande explosion : toujours les armes et munitions qui sautent. Le lieutenant Wagner envoie Gilbert vers la route nationale, mais l'ayant rejoint, il nous avertit que la colonne est perdue. Ce qui fait que nous sommes dix, dont neuf parachutistes et un patriote, le gars Loïc, qui ne connaît pas du tout la région. Nous repérons quand même un chemin et partons vers Callac après avoir consulté une carte. Nous traversons des bois, longeons des haies, traversons des fossés, toujours sous le clair de lune et aussi prêts à recevoir les boches.

Nous arrivons ainsi près de grands ravins quand, tout près de nous, des voix, des bruits de pas très nombreux, etc... Qui est-ce ? Des FFI, des boches ? Pour plus de sûreté nous ne nous faisons pas remarquer et restons tous les dix, seuls. Puis des maisons nous apparaissent, alors le lieutenant m'envoie frapper à la porte car, n'ayant pas d'uniforme, je me ferais moins remarquer. Ce bon lieutenant oublie sans doute que j'ai des bottes aux pieds et que sous ma veste sont cousus tous mes insignes de parachutiste et autres... Je pose donc mes armes et pars en bras de chemise frapper à la porte. Rien ne répond, il est une heure du matin et les gens doivent avoir une belle peur à cause des explosions de tout de suite et de la mitraille de toute la journée.

Que faire ? Nous nous penchons de nouveau à la lueur de nos lampes sur nos cartes, mais ne trouvons rien ; de tous côtés des bois, une route, quelques maisons, un petit ravin et un ruisseau dans le fond. Ajoutons à cela la lune et un beau ciel, voilà un paysage magnifique et féérique. Nous continuons, cette fois-ci, à travers la forêt ; pas loin de nous patrouillent des cosaques mais tout va bien, et ne sachant où nous sommes nous décidons de dormir là en attendant le jour. Ce qui fut dit fut fait et me voilà allongé, la tête appuyée sur une racine et grelottant car il ne fait pas chaud.

Je dors quand même un peu, quant, à 4 h et demi, réveil. De l'autre côté de la forêt, nous apercevons un fermier et les parachutistes m'envoient lui demander des renseignements. Je repars donc en bras de chemise et fais un peu partout des points de repère. Arrivé à la maisonnette, je frappe, personne. C'est alors que de derrière le tas de fagots j'aperçois un pauvre bougre, tremblant, qui s'approche. Il ne peut presque pas répondre à mes questions tellement il a peur de moi. Cet homme a couché dehors, ayant peur que, par suite des explosions, sa maison ne tombe par terre. Callac, d'après ses maigres renseignements, doit se trouver à 4 kilomètres à l'est. Je repars trouver les autres, mais plus personne. Pourtant je siffle l'air : "*Sur le pont d'Avignon*" et, enfin, Gilbert se lève de derrière un talus. Les autres sont partis et lui est resté m'attendre. Je me rhabille et nous partons quand le lieutenant Loïc Ranfast, Petit chef, et une vingtaine de parachutistes, passent sur la route. Nous nous joignons à eux et nous voilà partis vers Callac. Après une bonne petite marche, nous traversons la ville et nous dirigeons sur le château de Callac, grand rendez-vous. Nous nous arrêtons à une ferme et demandons à boire, mais toujours rien à manger, je commence à avoir faim. Je cause beaucoup avec Petit Chef qui me raconte le décrochage à minuit.

Enfin nous arrivons aux gorges et, enfin, voici le fameux bois où nous devons tous nous retrouver. Il y a là déjà tous les camions et les blessés. C'est la joie pour les parachutistes de se retrouver entre eux. Je retrouve le lieutenant Colineaux et le commandant Le Gouvello.

Les radios sont déjà affairés autour de la camionnette où se trouvaient leurs affaires. Ils me proposent de rester avec eux mais j'ai dans la tête de retrouver le capitaine Puech-Samson qui, lui, doit être là depuis hier soir. Je monte donc au château et là se trouvent tous les chefs en discussion, entre autres les commandants Bourgoïn et Morice, mais pas de capitaine. Découragé et affamé et surtout bien fatigué, je me couche au pied d'un talus non loin des chefs et m'endors, je ne sais combien de temps, mais ce que je sais c'est que, tout à coup, je me sens réveillé et, ouvrant les yeux, j'aperçois le commandant Bourgoïn qui, devant moi, me regarde en riant. Je me lève aussitôt et veux me mettre au garde à vous, mais je retombe tellement je suis fatigué. Alors, très gentiment, le commandant s'occupe de moi et me fait monter dans un grenier à foin où je dors vraiment bien.

Quand je me réveille, trois déceptions viennent me frapper : d'abord, une abondante pluie tombe et la cour est déjà inondée ; ça va être gai. Ensuite, j'ai beau chercher partout autour de moi, je ne retrouve plus ma carabine, on me l'a volée, j'en pleure presque, d'autant plus que j'ai encore sur moi toutes mes munitions. Je vais pour descendre, furieux, quand je ne trouve plus d'échelle.

J'appelle Maurice, le cuisinier, qui est en train de faire cuire sous un hangar de la viande pour le repas. Il m'apporte l'échelle, je vais à l'auto du commandant où j'avais mis la veille mon petit baluchon, je le retrouve fort heureusement, mais j'ai beau demander, chercher, m'affairer, toujours pas de carabine.

Il est presque midi, chacun va et vient, les ordres se donnent, les autos vont dans tous les sens et tout cela sous la pluie, dans la boue, et traqués. En effet, les allemands s'amusez maintenant à nous courir après et, déjà, dans quelques bois, les FFI se sont rabattus. Le capitaine n'est toujours pas là ! Je me joins aux radios auxquels le commandant Bourgoïn me confie. La décision est prise de se disperser et de ne pas reformer de camp, l'endroit n'étant pas assez propice.

Alors chacun fiche le camp de son côté et va rejoindre sa famille, sa ferme, mais les pauvres parachutistes vont être, eux, obligés de se cacher dans des endroits inconnus. Je vais donc partager leur vie, tant mieux ! Le lieutenant Marianne, toujours avec son bandeau sur la tête, donne des ordres, réunit les jeeps et part pour nous protéger. Enfin le déjeuner ; drôle de déjeuner, un bout de viande sur du pain trempé. La pluie est de plus en plus forte et les traces des roues se voient de mieux en mieux dans la boue. Je reste un peu à arranger le camion des radios et, sur ma demande, ceux-ci m'affirment que ça ne fait rien qu'on m'ait volé ma carabine et qu'il y en a une autre pour moi dans l'auto. Je les crois (mal m'en prit).

Le bois est maintenant à peu près désert. Je vois passer les commandants Bourgoïn et Morice et les capitaines Guimard et Brunet, tous en civils, ils vont prendre le vrai maquis. Ils me demandent de les accompagner jusqu'au moulin de Saint-Aubin où il y aura une cachette sûre pour nous. Mais je ne suis pas en civil et je n'ai pas le temps de me changer, car ils sont pressés ; je les rejoindrai donc avec les radios et le camion. La pluie tombe toujours, enfin nous partons. Où sont les allemands ? C'est à peu près calme aussi dans un bruit que l'on trouve pour le moment bien trop fort, la 11 légère avec Lili, Jean Guignon, René Allain, Raymond Guillard, part, suivie de près par notre petite camionnette conduite par un garagiste, chargée d'armes et de matériel radio, avec la lieutenant Hoffman et ses deux radios, Gilbert et Jacques et moi-même.

Le capitaine n'est toujours pas là et je suis désespéré. Voici maintenant la route, puis la route nationale, c'est bien imprudent, enfin tant pis, il faut passer. Les boches patrouillent mais nous n'en rencontrons pas quand soudain, après un petit village, au détour de la route, on nous annonce : "*les Cosaques !*" Que faire ? Le premier petit chemin venu fait notre affaire, mais pour comble de malheur la camionnette tombe en panne. Je suis très nerveux, nous poussons la voiture, nous voici enfin à l'abri des vues indiscretes mais non des oreilles, car avec ses petits pneus et la boue, la pauvre Citroën ne peut plus avancer et patine en faisant un boucan du tonnerre.

Nous arrivons tant bien que mal au milieu du chemin et nous arrêtons car, paraît-il, il y a aussi des allemands de l'autre côté ; j'en doute fort étant donné qu'avec le bruit que l'on faisait les fritz devraient déjà être là. Chacun prend un poste de garde de chaque côté. Le premier qui arrive est

descendu ! C'est ici la seule fois où j'ai eu vraiment peur car s'ils étaient arrivés nous étions encerclés et pris. J'en profite pour me mettre en civil et mets toutes mes armes et munitions dans le fond de la voiture. Nous fumons une cigarette et, Gilbert étant revenu d'une exploration et ne nous annonçant rien de grave, nous repartons par l'autre côté, ne pouvant faire demi-tour. Voilà la grande route, personne. Et, prudemment, chacun, de peur, rentre chez soi, et d'allemands point ne voit !

Les moteurs ronflent et nous faisons à peu près 3 kilomètres. Déjà, nous apercevons le moulin de Saint-Aubin où je retrouverai le colonel Bourgoïn. Enfin, nous quittons cette grande route où tant de fois, il y a 15 jours, nous avons passé Guy et moi à vélo en mission. Nous sortons dans un petit chemin où il y a d'immenses mares d'eau et il pleut toujours. Nous n'en sortons plus. C'est alors qu'apparaît un homme boitant et à l'air un peu farouche. Je l'arrête et le conduis au lieutenant. C'est un dénommé Gaby qui connaît bien les filles Mallard du camp et qui nous mène vers le colonel Bourgoïn car nous ne savions plus le chemin. Je pars donc, armé, avec lui qui partira ensuite chercher ses chevaux pour dépanner les autos. Voici le moulin délabré où, à la fenêtre, j'aperçois la tête du colonel. À la bonne heure, ils ne se sont pas perdus.

Je monte le petit escalier de bois et les retrouve en haut autour d'une boîte de conserves et d'un bon morceau de pain. Je suis très bien accueilli, il va sans dire ! Et je me restaure moi aussi, quelle faim ! Puis voilà Madame Chenailler, la femme du colonel Chenailler, dont le nom de guerre est Morice, chef de notre camp. Elle vient apporter du beurre. Elle est à la Follette, ferme à 300 mètres d'ici, avec ses deux fils, dans le maquis aussi. Puis les chefs partent et me confient à Yvonne Mallard qui devra m'emmener coucher soi-disant chez le curé de Saint-Aubin ou chez elles, à Saint-Aubin aussi. Avant de partir, le colonel Bourgoïn me dit encore : "*Loïc, c'est bien, tu as été magnifique, je ne l'oublierai pas et dès que je pourrai télégraphier je le ferai savoir à ton père. Les FFI comme toi sont vraiment des types épatants*". Que d'éloges !! Ils s'en vont, et je reste avec Lili, Jean, etc... Ils s'installent pour la nuit sur des matelas, comme Yvonne tarde à venir. Il fait bien noir quand elle arrive et il pleut encore un peu, vraiment quelle journée ! Sa sœur Marie est venue aussi. Ce sont deux vaillantes filles et qui ont fait depuis bien longtemps déjà de la résistance et qui ont été ruinées par les boches. Un de leurs frères, d'ailleurs, a été tué par eux. Nous nous engouffrons dans la nuit, avec les affaires du colonel Bourgoïn, pour les camoufler. C'est un sac assez lourd.

Soudain, un bruit de pas et une ombre qui se profile au clair de lune. Qui est-ce ? Nous nous accroupissons parmi les genêts et l'être passe sans nous avoir vu. La prudence est la mère de la sûreté et ce serait vraiment pas fort de se faire prendre maintenant, on ne sait jamais. Vu la distance de Saint-Aubin et sur mes instances, nous allons à la Follette, nous camouflons dans un fossé le fameux sac et rentrons dans la toute petite maison où se trouvent les chefs. Je monte dans le grenier et m'affale sur la paille, entouré d'une bonne couverture. Pourtant, bien qu'épuisé, je ne peux m'endormir de suite. D'abord, la tension nerveuse est trop forte et les aboiements incessants des chiens, les allemands ne rôdent-ils pas autour ? S'ils arrivent, aucune issue, tant pis.

Et puis où sont maman et les petits ? Que sont devenus grand-mère et tante et aussi Sainte-Geneviève et puis mon petit Guy parti avec les Pondart, où est-il ? Ah, que de questions angoissantes, puis je m'endors.

L'histoire de ces deux jours, les plus beaux de mon existence, est terminée. Pour une histoire plus complète, il me faudrait raconter mes activités d'avant le camp, du 1^{er} au 7 juin, du camp, du 7 au 17 juin, et après le camp à la Follette, du 19 juin au soir au 3 juillet.

Septembre 1944

LA BATAILLE DE SAINT-MARCEL ET LES SAS

Juin 1944 - Les alliés préparent *Overlord* l'opération du débarquement qui aura lieu en Normandie. Les défenses allemandes préparées de longues dates avec des fortifications redoutables peuvent s'avérer très difficiles à franchir. Des divisions aéroportées britanniques et américaines sont prévues pour être parachutées dans le dos de l'ennemi.

Une autre préoccupation du commandement allié est l'arrivée de possibles renforts allemands. Le plan de sabotage du réseau ferré (plan vert) est déclenché dans ce but. Par ailleurs, il y a la presqu'île bretonne où des forces importantes sont stationnées. Il faut les empêcher de faire mouvement vers la Normandie. Il est d'ailleurs envisagé d'effectuer un second de débarquement dans la région de Lorient.

Parmi les unités entraînées pour *Overlord*, le général Eisenhower dispose de la brigade du *Special Air Service* que commande le général Mac Leod. En juin 1944, elle est composée de deux régiments britanniques (le 1^{er} et le 2^e SAS) et de deux régiments français (le 3^e et le 4^e SAS), auxquels, depuis quelques mois, une petite compagnie belge a été incorporée.

Le SAS opère par petits groupes de combat appelés sticks (en général une dizaine d'hommes) qui, parachutés parfois très loin derrière les lignes, ont des missions de destruction, sabotage, embuscades pouvant créer l'insécurité. Le *Special Air Service* a été créé en Égypte en 1941 par le capitaine David Stirling. Début 1942, un *French Squadron* commandé par le capitaine Georges Berge d'abord, puis le lieutenant Augustin Jordan, lui a été affecté en Égypte. Opérant en Cyrénaïque et Tripolitaine, il est spécialisé dans l'attaque des aérodromes de la Luftwaffe. Ses sticks britanniques et français détruiront ainsi près de 400 appareils de combat, avant la bataille d'El Alamein. C'est dire que, déjà, cette unité bénéficie d'une extraordinaire et tout à fait légitime réputation.

En 1944, il s'agit d'appliquer en France cette technique de combat et de l'adapter à d'autres objectifs. C'est ainsi que pour la Bretagne, dans le cadre de *Overlord*, il est décidé de faire intervenir le 4^e SAS, commandé par le colonel Bourgoïn. Le schéma de l'opération prévoit de parachuter progressivement l'ensemble des sticks de cette unité dans différentes régions de la presqu'île bretonne afin, par les sabotages ou embuscades effectués un peu partout, d'empêcher les forces ennemies qui s'y trouvent de rejoindre la Normandie pour y renforcer les défenses allemandes.

Dans la nuit du 5 au 6 juin 1944, quatre sticks précurseurs sont parachutés. Deux commandés par les lieutenants Marienne et Déplante devront, dans les Landes de Lanvaux (Morbihan sud), créer une base *Dingson*. Deux autres commandés par les lieutenants Deschamps et Botella, dans la forêt de Duault (côte du Nord), créeront *Sarmvest*. Ils seront suivis à J + 2 par le parachutage de dix-huit équipes de sabotage de 3 à 5 hommes (opération *Cooney Parties*) qui, les objectifs atteints, rejoindront les deux bases. Le reste du régiment suivra à une cadence dictée par les événements.

Dans le briefing avant le départ, les services de renseignements ont indiqué que la Résistance bretonne ayant été décapitée au printemps par la gestapo, il est préférable de n'en attendre aucune aide. C'est ainsi que le parachutage des quatre sticks se fera *blind*, c'est-à-dire à l'aveugle, sans réception amie au sol. Des zones propices ont été repérées par l'aviation, mais de nuit, les pilotes ont des difficultés à les découvrir. C'est ainsi que l'appareil qui doit larguer les sticks pour *Dingson* tourne sans le savoir, plusieurs fois, à assez basse altitude, autour d'une hauteur, à Plumelec où les Allemands ont installé leur principal poste de guet de la région. Lorsque le parachutage est effectué, l'alerte est déjà donnée, l'ennemi voyant nettement les parachutes dans leur descente.

Le largage s'est fait en deux temps. D'abord celui du stick de Déplante qui a eu lieu plus au Nord, près de Saint-Marcel et n'a pas été détecté, puis celui de Malienne qui, étant proche de Plumelec, est

alors très vite repéré et les Géorgiens de la cavalerie de Vlassov dont se servent les Allemands sont lancés à leur recherche. Si à son arrivée au sol, Marienne a rapidement retrouvé la moitié de son équipe, l'autre partie, celle des radios, a dû marquer un temps d'arrêt au moment du saut, car il ne trouve aucun de ses hommes à proximité. Après avoir regroupé ses proches et récupéré difficilement le matériel, il se prépare à procéder à la recherche des absents, lorsqu'une fusillade pas très éloignée le stoppe. Il ne reconnaît ni le tir des colts, ni celui des mitraillettes Sten. Au pas de course, son groupe fonce dans la direction des tirs, jusqu'à une zone où des clameurs et des vociférations leur parviennent très distinctement. Nul doute, ses radios ont été attaqués. Il ne lui reste plus qu'à tenter d'échapper à ceux qui connaissent déjà leur venue. Plus tard, Marienne apprendra que le caporal-chef Émile Bouétard, celui qui était affectueusement appelé «le petit vieux», car à 27 ans, il faisait figure d'ancêtre auprès des jeunots de son stick de moins de 20 ans parfois, venait moins d'une heure après avoir retrouvé sa Bretagne natale, d'être tué au combat. Il sera ainsi le premier mort de *Overlord*. Ses trois camarades faits prisonniers seront amenés en Allemagne, mais deux d'entre eux s'évaderont de leur train en cours de transfert.

Déplante heureusement a retrouvé le sol de France sans encombre mais parachuté très loin de sa dropping zone et de ses points de repère, il ignore sa position. Un fermier réveillé à trois heures du matin lui indique qu'il est près de Guéhenno. Ainsi situé, il va pouvoir se diriger vers ses objectifs. Le premier est de retrouver Marienne au lieu prévu situé au pont sur la Claie au sud-ouest de Plumelec. Lors d'une pause, trois jeunes bretons allant au travail, étonnés d'être interpellés par des paras, précisent que le secteur est malsain et que le bruit court qu'il y a eu un combat près du moulin de Plumelec. Il y aurait des morts. Les jeunes bretons se proposent de servir de guide.

Marienne de son côté, à marche forcée s'est éloigné de la zone dangereuse avec les rescapés de son stick. Un fermier l'a renseigné sur sa position et s'est proposé de le guider pour retrouver Déplante et son stick d'abord, et la Résistance bretonne ensuite. C'est ainsi qu'ils font la connaissance de Morizur, personnage important de cette résistance bretonne locale que les services de renseignements avaient annoncée comme pratiquement détruite. À Saint-Marcel, à 23 h 30, ils découvrent le PC de la Résistance du Morbihan et son chef, le colonel Morice, officier de la marine marchande ainsi que des responsables de maquis.

Contrairement aux informations reçues, les SAS se rendent compte de l'importance de ces derniers qui se mettent à leur disposition. Les effectifs sont nombreux, leur détermination est assurée, mais ils sont peu et mal armés. Grâce au radio de Déplante, Jean Paulin, le colonel Bourgoïn et le PC des SAS sont informés de cette situation non prévue. Entre Marienne et Déplante, la discussion est sérieuse car les positions divergent. Pour le premier, les SAS ont une mission à accomplir, ils doivent se maintenir dans ce cadre, on verra ensuis. Pour le second, il faut tenir compte de centaines et bientôt de milliers de volontaires qui commencent à affluer et pourraient, armés, constituer une force importante permettant aux SAS d'atteindre, par une autre voie, le but qui leur a été assigné : empêcher les forces ennemies stationnées en Bretagne de rejoindre la Normandie.

Londres, avec réticence, accepte l'envoi d'armement et d'équipement, facilité du fait que la base *Dingson*, dispose à proximité d'un terrain de parachutage homologué sous le nom de "*baleine*".

Si les premières équipes de sabotage de *Cooney Parties*, leurs missions effectuées, rejoignent comme prévu *Dingson*, par contre les nouvelles de *Samwest* ne sont pas bonnes. L'implantation de Deschamps et Botella dans la forêt de Duhaut a été très rapidement connue des maquis locaux dont un petit effectif a rejoint les SAS, mais aussi de l'ennemi qui, rapidement déclenche contre Samwest des attaques difficilement repoussées, provoquant des pertes graves dans les deux sticks et ceux qui sont envoyés en renfort avec le capitaine Leblond trois jours plus tard.

Finalement, l'ordre est donné d'abandonner la base et de se disperser pour rejoindre *Dingson*. Ils y sont précédés par une quinzaine de sticks avec Bourgoïn et Puech Samson à leur tête, mais aussi par des parachutages massifs de plusieurs centaines de containers pouvant armer des milliers de résistants.

Cependant, le commandement SAS est extrêmement inquiet de la situation ainsi créée, totalement imprévue et différente du développement de départ. Il estime, lucidement, que ce rassemblement près de Saint-Marcel, n'a pas les moyens de résister à une attaque en règle des Allemands. Il court même le risque d'être anéanti.

En effet, s'il y a dans la forêt de Saint-Marcel qui sert de base à proximité de *baleine* propice aux parachutages, un important effectif avec près de 200 SAS, il ne dispose que d'armes légères : colt, mitraillette Sten, fusil mitrailleur Bren, quelques obusiers de petits calibres et des Piat antichars. Cela ne pèsera pas lourd face à des engins motorisés, de l'artillerie de tous calibres et des troupes aguerries.

Un autre élément préoccupant est à prendre en considération. Si le courage de tous est un atout, par contre le nombre n'est pas une garantie, car techniquement, ces hommes ne sont pas préparés à l'affrontement qui les attend. D'un côté l'ensemble des résistants, armés depuis quelques jours, n'a jamais connu le feu et n'a aucune science du combat de fantassins subissant l'assaut d'unités de la Wehrmacht parfaitement formées dans ce but et ayant l'expérience des techniques d'attaque. De même, si les SAS ont un bon entraînement général et une connaissance de l'utilisation des armes légères, par contre ils n'ont jamais été formés pour livrer des combats de ce genre. On leur a surtout appris à attaquer à quelques uns, par surprise, un objectif précis pour le détruire et disparaître ensuite. Jamais ils n'ont eu à faire le moindre exercice au cours duquel ils auraient à affronter une attaque préparée et engagée par des forces très supérieures en effectif et dotées d'armes lourdes, dont ils ne disposent pas.

Le général Mac Leod commandant la brigade SAS est très conscient du danger ainsi couru par ceux qui sont rassemblés dans le camp de Saint-Marcel. Il ne doute du courage ni des jeunes bretons résistants, ni des SAS sous les ordres de Bourgoin et Puech Samson, mais il considère que le déséquilibre des forces est mortel. En conséquence, l'ordre d'évacuation et de dispersion est donné pour le 18 juin.

De son côté, le commandement allemand n'est évidemment pas sans ignorer ce rassemblement en plein Morbihan et il n'a, sans doute, pas l'intention de le laisser se renforcer. Un parachutage d'armes et de munitions de 120 containers, le 16 juin, a atterri à la suite d'une erreur de largage des pilotes, près de la gare du Roc Saint-André, alors qu'une unité de la Wehrmacht y embarque. L'ampleur de l'armement ainsi récupéré semble avoir accéléré la décision de détruire cette base.

Il est peu probable, comme cela a souvent été dit que l'ennemi ait seulement été alerté par le fait que circulant à bord de deux tractions avant, semblables à celles utilisées par la Résistance, une patrouille de Feldgendarmes ayant, par un petit chemin, pénétré, par erreur, dans le dispositif du camp mal gardé de Saint-Marcel, ont découvert l'activité qui y règne. Les deux véhicules ont cherché à fuir, mais ils ont été anéantis. Un des occupants parvint pourtant à s'échapper. Nul doute que son rapport a, s'il le fallait, emporté la volonté d'intervention allemande. Il faut cependant convenir que ce n'est pas en quelques heures que des unités aussi diverses (fantassins, artilleurs, parachutistes de la division *Kreta*, etc...) aient pu être rassemblées et acheminées pour, dans la matinée du 18 juin, être à pied d'œuvre afin d'attaquer de plusieurs côtés le camp de Saint-Marcel. L'offensive était sûrement en cours de préparation.

Les bataillons de FFI (celui de Caron et celui de Le Garrec arrivé la veille pour être armé) et une vingtaine de sticks SAS ayant organisé des points de défense vont donc devoir affronter la Wehrmacht appuyée par de l'artillerie et des armes lourdes dans un combat inégal au lieu d'évacuer les lieux sans pression, suivant un plan établi. Seuls le courage et la ténacité des défenseurs où certains chefs de sticks comme Marianne, Martin, Larralde, Skinner, Le Camaret vont se multiplier pour organiser la défense, permettront de contenir avec les maquis bretons les premières avancées ennemies.

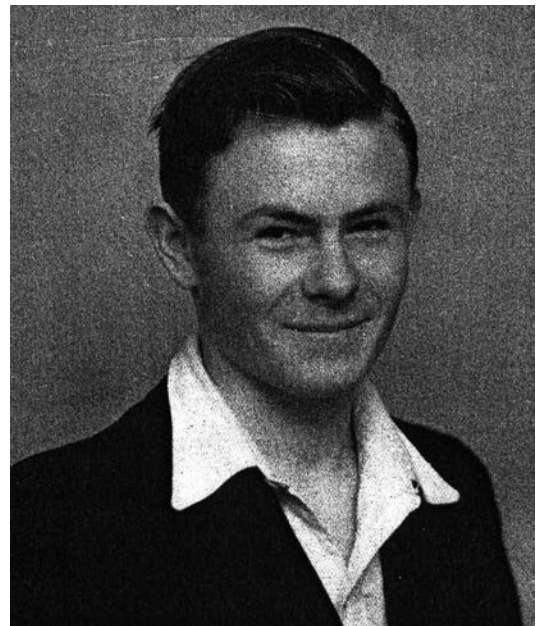
Elles ne pourront pas empêcher une offensive qui, en progressant dangereusement, menacera de couper le camp en deux, approchant même, dans une percée, la ferme où le PC est installé, ce qui

aurait abouti à son anéantissement. Une intervention de l'aviation alliée évitera ce désastre et permettra d'atteindre la nuit propice au cours de laquelle, sous une pluie diluvienne, l'évacuation du camp de Saint-Marcel et la dispersion des différentes unités seront réussies. Le commandant Puech Samson quoique blessé, aidé de Morizur, partira l'un des derniers, après avoir procédé à la destruction de dizaines de tonnes de matériels, équipements, munitions, intransportables dans un délai si court, sans y parvenir totalement tant les réserves accumulées à la suite des parachutages y étaient importantes.

Les pertes allemandes n'ont jamais été connues. Des chiffres exagérés ont été avancés dans certains articles, mais étant les assaillants, il est sûr qu'elles ont été importantes. Celles des défenseurs dans la forêt de Saint-Marcel ont été de 7 tués pour les SAS dont 3 officiers chefs de sticks et deux fois plus chez les maquisards. Mais ensuite, la traque sera meurtrière. Sur les 450 hommes du 4^e SAS engagés dans l'opération de Bretagne, 77 seront tués et plus du double blessé. Le drapeau des SAS sera fait Compagnon de la Libération

Georges Caïtucoli
Ancien président national
des parachutistes Français libres du *Special Air Service*

PIERRE DEMALVILAIN
CROQUAIT LES DÉFENSES ALLEMANDES



Avant la guerre, mon père était maire de Saint-Servan depuis 1900 ; il avait été élu conseiller municipal en 1898. Il sera battu aux municipales de 1919 par l'explorateur Charcot et reprendra son travail d'armateur jusqu'en 1928, année où il est élu conseiller général, fonction qu'il occupera jusqu'à son décès en 1932. Chez nous, on parlait toujours de la guerre de 14-18. Ma mère n'aimait pas les Allemands. Mon oncle ns racontait sa guerre ; quand on allait dans l'Est, on allait toujours sur le Chemin des Dames. Si bien qu'en 1940, personne n'avait oublié.

En outre, un événement a exacerbé le ressentiment. Au début de la guerre, mon grand-père et ma grand-mère ont été évacués de Sissonnes et affectés sur la région de Bordeaux. Ils ont pris la route en voiture. Mais ils ont été bombardés au pont de Giens par des Italiens. Là, ils ont tout perdu.

Pour moi, les premiers résistants ont été les lycéens qui sont allés, le 11 novembre 1940, fleurir la tombe du Soldat inconnu, sous l'Arc de triomphe. On s'y est mis aussi. On a dessiné de grands V sur les murs, déchiré les affiches de propagande. J'étais interne au collège de Saint-Servan, en classe de 4e. Les locaux surplombaient les quais. Un soir où les Britanniques bombardaient le port, au lieu de descendre aux abris, dans la cave, je suis monté dans la salle de dessin pour regarder le bombardement. La porte s'est ouverte ; je me suis caché et j'ai vu un "grand" qui s'est mis près de la fenêtre pour prendre des notes. Visiblement, il relevait les emplacements des batteries de la FLAK, la DCA allemande. Quand il s'est rendu compte de ma présence, il m'a demandé ce que je faisais là. "Et toi ?", je lui ai demandé. Pas de réponse. Finalement, on est descendus aux abris.

Une semaine plus tard, le "grand" me coince et me demande si je serais prêt à faire quelque chose pour mon pays. Banco ! Aux vacances de Noël 1940, je suis parti en vélo à Pontorson avec le "grand", qui s'appelait Yves Colin. C'était le fils d'un vétérinaire de Granville, Ambroise Colin, déjà membre d'un réseau de renseignements. Là, dans un hôtel, j'ai rencontré un homme de 35-40 ans. Yves me présente. L'homme, dont je n'ai jamais connu l'identité, s'inquiète d'abord de mon jeune âge, m'interroge, puis me dit qu'il va me confier quelques petits boulots.

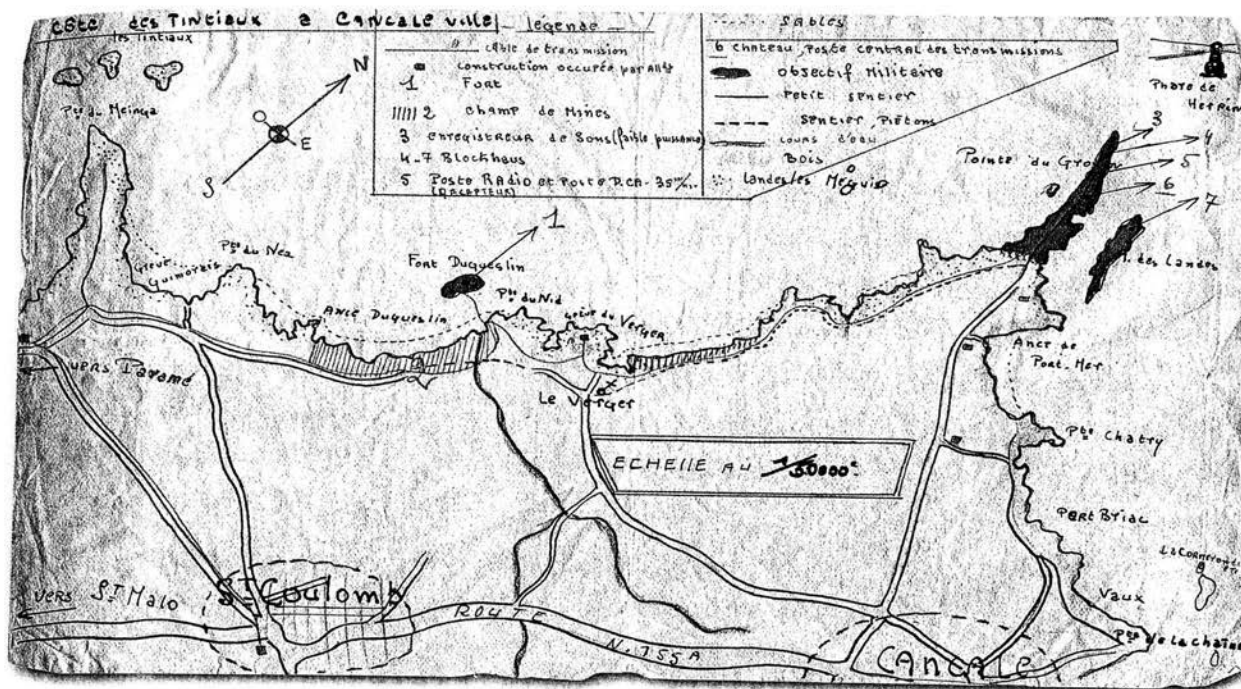
Au début, mon travail consistait à repérer les unités allemandes, à les identifier, à surveiller leurs heures de passage. Par exemple, tous leurs véhicules portaient une immatriculation : *WH* pour l'armée de terre, *WM* pour la marine, *WL* pour l'armée de l'air. Chaque unité avait un blason, une sorte de totem peint sur les camions, les blindés, les avions. Comme j'avais un bon coup de crayon, je dessinais ces blasons, je décrivais leurs uniformes et les insignes. Je faisais des relevés sur le port et sur la côte. Un jour, les Anglais ont demandé à savoir où étaient stockées les munitions du camp d'aviation de Pleurtuit. Les dépôts semblaient se trouver dans le bois de Lanhélin. J'y vais mais je tombe sur une sentinelle qui m'arrête. Je lui dis que "je cherche des champignons". On était en plein mois de juillet. L'Allemand m'oblige à le suivre et me fait rentrer dans le périmètre. Le dépôt de munitions est bien là ! Arrivent deux officiers. Le soldat me fait signe de me cacher. Les voilà qui le réprimandent. Peut-être parce qu'il a quitté son poste ? En tout cas, dès leur départ, la sentinelle me chasse. Mission accomplie, avec la complicité involontaire d'un Allemand !

Croquis et notes constituaient des rapports que j'allais porter à Paris, via Rennes. Comme j'étais membre des Éclaireurs, j'avais une bonne raison d'être sur les routes ! Jusqu'à Rennes, c'était facile ; on n'avait pas besoin de billet. À Rennes, on me remettait des billets pour Laval, puis pour Le Mans, puis pour Paris. La boîte à lettres se trouvait chez une Franco-Belgo-Polonaise dont le nom de code était "Raymonde". Moi, mon pseudo, c'était "Jean Moreau". J'appartenais au réseau F2 (Famille) ; c'était un réseau franco-polonais qui dépendait du Bureau central de renseignements et d'action, le BCRA. Les renseignements étaient ensuite transmis à Londres, via les valises diplomatiques suédoises ou portugaises, je crois.

En décembre 1941, il y a eu des arrestations. Certains ont été déportés et ne sont jamais revenus. Je me suis réfugié chez mes grands-parents, près de Reims. "Raymonde" a repris contact avec moi et m'a demandé de rentrer à Saint-Malo pour rejoindre le réseau Delbo-Phénix, un réseau franco-belge dirigé, sur le secteur de Saint-Malo, par le docteur Andréis. Par sa profession, Andréis pouvait rencontrer du monde, se déplacer... Ça n'attirait pas l'attention. Andréis a été arrêté le 3 mars 1943 et déporté à Dachau. Il en est revenu mais est mort peu après. Moi, j'étais toujours à l'école. On ne pouvait pas confier de grosses responsabilités à un gosse, mais j'ai repris mes missions d'observation. Je suis allé observer des terrains d'aviation, des dépôts de munition. Ma responsabilité première était de tenir à jour un plan des installations allemandes entre Pontorson et Lancieux. Rien ne devait m'échapper. Je notais le moindre blockhaus, le moindre trou individuel, le moindre champ de mine. Heureusement, comme j'étais du coin, j'avais un *Ausweis* (laissez-passer) pour pouvoir circuler. Je récupérais aussi des notes transmises par des cheminots qui surveillaient les mouvements de troupes, décortiquaient la composition des trains et indiquaient leurs destinations. On m'a même remis des photos de navires allemands prises dans le port. Il y avait des dragueurs, des patrouilleurs, des cargos. Moi, je continuais toujours à relever les insignes et à les dessiner. Tout était important pour les Alliés. Je transmettais mes informations au neveu du général Chesnais, à Rennes.

J'étais gonflé. Je parlais un peu allemand. C'était ma deuxième langue étrangère au lycée. Un jour, je surveillais les travaux de construction de blockhaus, à Saint-Malo. Je voulais voir de plus près. Je me suis approché et j'ai dit à une sentinelle que j'allais voir un type de l'Organisation Todt, un certain "Schmidt", un nom inventé bien sûr. Il m'a laissé passer mais je suis tombé sur un autre Allemand qui m'a emmené au PC. On a attendu son chef qui était en retard. J'ai tellement râlé et fait de simagrées qu'on m'a laissé partir. Si j'avais été pris... C'était un coup de folie ; qu'est-ce qu'on fait à cet âge-là... Quand j'allais du côté de Belle-Isle-en-Terre, je logeais dans un hôtel occupé par les Allemands ! Je venais "de la part de Tonton Jean", c'était le mot de passe.

J'habitais seul avec ma mère. Mon père était mort avant la guerre et ma sœur avait été envoyée à Gévezé, près de Rennes, avec la femme du docteur Andréis. Mais il fallait que je reste à Saint-Malo puisqu'on m'avait donné l'ordre d'accueillir les Américains, le jour où ils auraient débarqué. J'ai patienté jusqu'en août 1944. Je gardais soigneusement le double du fameux plan des défenses allemandes de Pontorson à Lancieux. Il faisait 2 mètres de long. Quand les Américains sont arrivés, je l'ai enroulé autour de ma taille et je suis allé à leur rencontre. Je me suis adressé à un militaire qui m'a escorté jusqu'à son chef. C'était un colonel, le colonel Gramble. Il était très étonné de voir qu'il existait une résistance organisée. J'ai eu l'impression qu'il n'était pas averti de ce qu'avaient fait les patriotes français. Il m'a gardé jusqu'au lendemain. Ma mère avait été prévenue. J'avais donné tous les codes, celui du réseau (DB 230), le mien, celui de mon chef de réseau. J'ai finalement été relâché. En partant, les Américains m'ont donné des tas de choses : des boîtes de conserve, du chocolat, des chewing-gums...



Un "croquis" de Pierre Demalvilain : les défenses côtières autour de Cancale.

Une fois la ville libérée, il a fallu que je passe mon bac, à Strasbourg, grâce à une session spéciale. Après, je me suis engagé en mars 1945. Je n'ai pas voulu faire de classes, je voulais aller tout de suite à la bagarre. On m'a affecté à la 2^e division d'infanterie marocaine et j'étais spahi ! Je me suis retrouvé en Indochine. Engagé pour la durée de la guerre, je suis parti avec le détachement précurseur du général Leclerc. Je suis arrivé à Saïgon en octobre 1945 et versé au RICM, le Régiment d'infanterie de chars de marine. On a trotté, du Tonkin au Cambodge ! Au bout d'un an, mon unité a terminé son séjour et repris le chemin de la métropole. On m'a suggéré de faire l'école des officiers de Dalat. Mais ça ne m'intéressait pas ; je ne voulais pas faire carrière ; je voulais gagner ma vie et donner un coup de pouce à ma mère qui n'était pas très riche. J'ai demandé à être

démobilisé sur place. Mon colonel a insisté et refusé deux fois ma démission. Finalement, il a baissé les bras. En novembre 1946, j'ai quitté l'armée et je suis entré à la Compagnie des Hauts-Plateaux spécialisée dans les plantations de caféiers et d'hévéas. J'ai commencé tout en bas ; je suis passé assistant, assistant chef puis sous-directeur. En bon Acadien, j'ai beaucoup voyagé: Côte d'Ivoire, Cameroun, Comores... Je suis revenu à Saint-Malo en 1964. J'ai pris ma retraite en 1986. Depuis, je me suis investi dans des associations patriotiques et j'ai écrit un livre sur *Les Capitaines corsaires d'origine acadienne* !

Ses décorations

Médaille militaire
Croix de guerre 1939-1945 avec étoile de bronze
Médaille de la Résistance française
Croix du combattant volontaire
Croix du combattant de moins de vingt ans
Médaille coloniale
Légion d'honneur (chevalier)
Ordre national du mérite
Croix de guerre belge
Médaille de la Résistance belge
Médaille belge du volontaire de guerre-combattant

La manifestation du 11 novembre 1940

Le 11 novembre 1940, avec la manifestation des lycéens et étudiants parisiens, constitue - comme l'a bien rappelé Claude Ducreux le 11 mai 2006 devant le monument élevé en Mémorial des élèves et étudiants de France morts pour la France pendant l'occupation nazie - un événement "fondateur", "exemplaire".

Ce jour-là, plus de 2 000 lycéens et 500 étudiants se sont réunis à l'Arc de triomphe. Les élèves de math élém. de Janson avaient commandé, le 9 novembre, une gerbe en forme de croix de Lorraine bleu ciel, de 2 mètres de haut. Le 11, à 15 h 30, alors que d'autres jeunes Français tentent de remonter les Champs-Élysées, deux étudiants déposent la gerbe sur la dalle du Soldat inconnu. Policiers français et soldats allemands interviennent vite. Un millier d'interpellations, des coups, des bousculades. Dans les jours qui suivent, une centaine de jeunes lycéens et d'étudiants sont arrêtés.

L'université est fermée.

Les réseaux F2 et Delbo-Phénix

Pierre Demalvilain a d'abord été membre du réseau F2, un réseau créé, dès l'été 1940, par des officiers polonais. Leur premier contact avec Londres a eu lieu le 22 août, grâce à un poste de radio de fortune. Baptisé F2 - "F" pour France et "2" parce que ce mouvement succédait à une organisation de renseignements des forces navales polonaises -, ce réseau regroupait, en décembre 1940, 162 résistants dont 95 Français. Spécialisé dans la collecte du renseignement, F2 a commencé par transmettre des informations sur les forces aériennes allemandes engagées au-dessus de l'Angleterre durant le Blitz. Il a, par la suite, étendu ses activités au domaine maritime et au domaine terrestre, surveillant les déplacements de troupes, de navires et d'avions, analysant les effets des bombardements, localisant des objectifs tactiques et relevant les emplacements des fortifications installées par l'occupant sur les côtes. À la Libération, le réseau comptait 258 agents (dont 23 % de femmes). Les Polonais représentaient alors 12 % des effectifs.

À partir de juillet 1942, Pierre Demalvilain a aussi travaillé pour le réseau Delbo-Phénix qui transmettait aussi aux Alliés des informations sur les implantations militaires allemandes. Ce réseau a d'abord été baptisé "Delbo", du pseudonyme de son fondateur, Émile Delannoy. Décapité après

une série d'arrestations, le réseau a revu le jour dans ta région de Niort et a pris l'appellation de "Delbo-Phénix". Dans la région de Saint-Malo, Delbo-Phénix était dirigé par le docteur Jean Andréis. Né en Grèce en 1897, il sera arrêté le 3 mars 1944 et déporté à Dachau le 2 juillet.



Une partie des membres du réseau F2 Delbo-Phénix (Service DB 230)
 Réseaux de renseignements BCRA - Forces Françaises combattantes
 En haut à droite : Pierre Demalvilain